

LA GUISANE

bulletin de liaison

ASSOCIATION ORSEL-LIENS

NUMERO 28

DECEMBRE 2008

SOMMAIRE DU N° 28

Sommaire	2
Mémoires de Lucile Orsel des Sagets	3 à 9
Famille Ratton	10 à 16
Les surprises d'Internet	17
Adeline Ampaire « pour ma Fille »	18 à 21
L'Atelier Revoil	22 à 23
Voyage en Aix les Bains	24
Les médailles de Claude Gondard	25 à 26
Nouvelles de la famille	27
Évènements familiaux	28
Voeux	28

La « GUISSANE »
Bulletin de liaison de l'Association ORSEL-LIENS
Rédaction Etienne Orsel des Sagets
44 rue de Valette
41320 SAINT JULIEN sur CHER
Tel : 02 54 96 41 16 etienne@orsel.fr

SOUVENIRS DE LUCILE RUE DES SAGETS

FAMILLE ORSEL. Branche directe.

Extrait des registres du Monestier.

"Anno 1672 et du ultime novembris baptistavi Mariam natam de Joanne Orsel, filius Joannis et Maria Rolland, conjugibus. Patrini sunt Honoratus Roland et Maria Orsel."

Ce Joannis Orsel grand-père de l'enfant baptisé, peut être considéré comme le premier connu de votre branche. L'opinion admissible est qu'il vivait aussi en Briançonnais, et la date de sa naissance doit être aux environs de 1610.

-I^o- Jean Orsel, d'après un autre acte de baptême du 2 Juin 1681, serait aussi père de Claude Orsel, consul, marié comme son frère, à une Rolland. Le nom de la mère n'était pas mentionné.

-II^o- Jean Orsel, époux de Marie Rolland. La date de leur mariage n'était pas sur les registres paroissiaux. Mais ils ont cinq enfants inscrits; le plus ancien acte de baptême remonte au 4 Juin 1668. On peut donc croire qu'ils se sont mariés vers 1665. Et comme on trouve des Rolland dans bon nombre d'autres actes de l'époque, il est à supposer que le sus-dit Jean Orsel, n'était pas allé chercher sa femme au loin.

-III^o- Claude Orsel. Extrait des registres de la paroisse du Monestier de Briançon:

"Anno 1670 et ultimo menses octobris, baptistavi Claudium, natum de Joanne Orsel et Maria Rolland conjugibus. Patrini sunt Honoratus Bruxinel et Maria Philys Purat."

Il épouse en première noce, le 27 Mai 1691 Marguerite Jordan (ou Jourdan), fille de Léonard, et, en seconde noce le 9 Août 1695, Marguerite Jordan, fille de Jacques Jordan et de Madeleine Callier, cette dernière baptisée le 24 Janvier 1677.

De cette seconde union, naissent quatre fils et une fille: I^o-Jean. II^o-Jacques. III^o-Joseph. IV^o-Claude. V^o-Magdeleine. Tous les cinq sont baptisés au Monestier. Selon des probabilités c'est vers 1724 que Claude Orsel et sa femme vinrent s'installer à Lyon, sur la paroisse de Saint Nizier.

Ses fils étudièrent la fabrication des étoffes d'art et de soie et acquirent rapidement une situation importante.

Il meurt le 9 Octobre 1726, il est enterré en grande procession, comme le font voir les registres de Saint Nizier.(1) Marguerite Jordan fait son testament le 27 Juin 1743, au lieu-dit du Canet (ou Casset), paroisse du Monestier. Elle meurt à Lyon le 16 Novembre 1744.(2)

-IV^o- Jacques Orsel Registres du Monestier :

"Anno 1706 die vere junii baptistavi Jacebum Orsel hodie natum ex Claudio, et Margarita Jordan conjugibus. Patrini sunt: Joannes Jordan et Franciscus Orsel. Rolland, curé."

Jacques s'occupe, comme ses frères, de la fabrication des étoffes de soie. Le 10 Juin 1739, il signe une déclaration constatant que son nom est Orsel, par un S, et non par un C, comme on l'écrit souvent par erreur.

Le 11 Mai 1741 il épouse Demmoiselle Jeanne des Champs, fille du défunt Jean des Champs, et de vivante Demoiselle Laurence Escomel. (*contrat passé par devant M^o Berthomon et Dupont*)

- (1) *Extraits des registres paroissiaux de Saint-Nizier, posés aux Archives Municipales de l'Hôtel de Ville de Lyon.*
- (2) *Par devant Maître Martinon, Notaire royal au-dit lieu. Les minutes de cette ancienne étude, sont actuellement dans celle de Maître Escalle, Notaire à Briançon. On pourrait peut-être trouver là les contrats.*



son confrère, notaires à Lyon) La jeune épouse apporte en dot dix mille écus qui lui viennent de son père, et six mille écus que son frère lui donne en présent.

Les des Champs, Seigneurs de Talence, portaient
"d'azur à trois bourdons d'or, rangés en pal, chargés chacun d'une coquille de gueule".

Ces armes accolées à l'écusson de Jacques Orsel, sont gravées sur toutes les pièces d'argenterie qui viennent du ménage Orsel-des Champs. Nous en avons plusieurs, et tous leurs descendants en possèdent.

J'ai oublié de dire que la bénédiction nuptiale leur avait été donnée dans la chapelle des Pénitents de Confalon à Saint Nizier

Jacques Orsel, son frère Claude, et son neveu Joseph étaient inscrits au nombre des gentilshommes, convoqués pour voter avec la noblesse aux Etats Généraux de 1789, comme en témoignent les catalogues de l'époque. Toutefois Jacques ne put voter, étant mort le 23 Février 1789, dans la maison qu'il possédait Place du Concert au N°2.

Malgré leur qualité de nobles, ils avaient sollicité et obtenu des lettres de bourgeoisie. Cette bizarrerie se rencontre souvent, et s'explique par cela même que les Bourgeois d'une ville pouvaient faire entrer en franchise le vin et certaines denrées et qu'ils jouissaient de plusieurs privilèges.

La veuve de Jacques Orsel lui survécut pendant quelques années, comme l'atteste un curieux papier que nous possédons, et qui se trouvait en manière d'authenticité, dans la même boîte qu'un petit reliquaire. "La veuve Orsel - des Champs déclare avoir trouvé ce reliquaire dans sa maison, et se met, ainsi que sa famille, sous la protection des Saints dont les reliques sont ici enfermées. La date de 1793 montre que l'intervention des Saints n'était pas à dédaigner.

Les époux Orsel des Champs ont eu neuf enfants :

Jean-Jacques, Antoine, Joseph, Jeanne, Catherine, Marguerite, Jacques, Laurence et André, dont je parlerai plus loin.

-V-Jean-Jacques Orsel est né à Lyon, place du Concert N°2, le 14 Octobre 1742 et a été baptisé le même jour, dans l'église de Saint Nizier. Il entreprit avec son père la fabrication des étoffes de gaze. Le 28 Avril 1783, son mariage fut béni aussi à Saint Nizier. Il épouse Françoise-Sidonie de Saint Pierre, (3) issue d'une noble famille, à laquelle je consacrerai plus loin quelques pages. Elle était belle, comme l'atteste son portrait, et le souvenir de ses fils. De plus c'était une vaillante femme dont le courage fut au niveau de l'époque qu'elle traversa.

André Orsel, votre grand-oncle racontait que, lorsque la Ville de Lyon s'organisa en vue du siège, son père Jean-Jacques Orsel, fut nommé chef d'une des vingt-neuf sections. On faisait l'exercice, et il se rappelait avoir marché à côté de mon père, portant fanion, tandis que le tambour battait.(4)

Pendant la Terreur, Jean-Jacques Orsel émigra en Suisse, puis il revint à Oullins, dans sa famille, et mourut en 1800. Ils eurent quatre fils dont un seul, votre grand-père, a laissé postérité.

Mais l'aîné, André Orsel, mourut le dernier, c'est de lui que je tiens les détails qui précèdent sur son père, et ceux qui suivent sur sa mère, pour laquelle il avait un vrai culte

Françoise-Sidonie Orsel quelques années avant la Révolution, avait su qu'un employé de son



(3) *Les armes des Saint-Pierre sont " d'or à trois coqs d'argent, diagonné de sable ". Toutefois, dans les familles Orsel, Turin et Crozet, on a sur de vieux couverts " à deux clefs en sautoir ".*

(4) *Mercredi 29 août 1787, Monsieur Bruyer fils aîné, est élu recteur de l'Hôtel-Dieu de Lyon en remplacement de Jean-Jacques Orsel. Les élections étant biennales, ce dernier avait du être élu en 1795.*

FAMILLE ORSEL. Branche directe.

Extrait des registres du Monestier.

"Anno 1672 et du ultime novembris baptistavi Mariam natam de Joanne Orsel, filius Joannis et Maria Rolland, conjugibus. Patrini sunt Honoratus Roland et Maria Orsel."

Ce Joannis Orsel grand-père de l'enfant baptisé, peut être considéré comme le premier connu de votre branche. L'opinion admissible est qu'il vivait aussi en Briançonnais, et la date de sa naissance doit être aux environs de 1610.

-I^o- Jean Orsel, d'après un autre acte de baptême du 2 Juin 1681, serait aussi père de Claude Orsel, consul, marié comme son frère, à une Rolland. Le nom de la mère n'était pas mentionné.

-II^o- Jean Orsel, époux de Marie Rolland. La date de leur mariage n'était pas sur les registres paroissiaux. Mais ils ont cinq enfants inscrits; le plus ancien acte de baptême remonte au 4 Juin 1668. On peut donc croire qu'ils se sont mariés vers 1665. Et comme on trouve des Rolland dans bon nombre d'autres actes de l'époque, il est à supposer que le sus-dit Jean Orsel, n'était pas allé chercher sa femme au loin.

-III^o- Claude Orsel. Extrait des registres de la paroisse du Monestier de Briançon:

"Anno 1670 et ultimo menses octobris, baptistavi Claudium, natum de Joanne Orsel et Maria Rolland conjugibus. Patrini sunt Honoratus Bruxinel et Maria Philys Purat."

Il épouse en première noce, le 27 Mai 1691 Marguerite Jordan (ou Jourdan), fille de Léonard, et, en seconde noce le 9 Août 1695, Marguerite Jordan, fille de Jacques Jordan et de Madeleine Callier, cette dernière baptisée le 24 Janvier 1677.

De cette seconde union, naissent quatre fils et une fille: I^o-Jean. II^o-Jacques. III^o-Joseph. IV^o-Claude. V^o-Magdeleine. Tous les cinq sont baptisés au Monestier. Selon des probabilités c'est vers 1724 que Claude Orsel et sa femme vinrent s'installer à Lyon, sur la paroisse de Saint Nizier.

Ses fils étudièrent la fabrication des étoffes d'art et de soie et acquirent rapidement une situation importante.

Il meurt le 9 Octobre 1726, il est enterré en grande procession, comme le font voir les registres de Saint Nizier.(1) Marguerite Jordan fait son testament le 27 Juin 1743, au lieu-dit du Canet (ou Casset), paroisse du Monestier. Elle meurt à Lyon le 16 Novembre 1744.(2)

-IV^o- Jacques Orsel Registres du Monestier :

"Anno 1706 die vere junii baptistavi Jacebum Orsel hodie natum ex Claudio, et Margarita Jordan conjugibus. Patrini sunt: Joannes Jordan et Franciscus Orsel. Rolland, curé."

Jacques s'occupe, comme ses frères, de la fabrication des étoffes de soie. Le 10 Juin 1739, il signe une déclaration constatant que son nom est Orsel, par un S, et non par un C, comme on l'écrit souvent par erreur.

Le 11 Mai 1741 il épouse Demmoiselle Jeanne des Champs, fille du défunt Jean des Champs, et de vivante Demoiselle Laurence Escomel. (*contrat passé par devant M^o Berthomon et Dupont son confrère, notaires à Lyon*) La jeune épouse apporte en dot dix mille écus qui lui viennent de son père, et six mille écus que son frère lui donne en présent.

Les des Champs, Seigneurs de Talence, portaient

"d'azur à trois bourdons d'or, rangés en pal, chargés chacun d'une coquille de gueule".

Ces armes accolées à l'écusson de Jacques Orsel, sont gravées sur toutes les pièces d'argenterie qui viennent du ménage Orsel-des Champs. Nous en avons plusieurs, et tous leurs descendants en possèdent.

J'ai oublié de dire que la bénédiction nuptiale leur avait été donnée dans la chapelle des Pénit-

tents de Confalon à Saint Nizier

Jacques Orsel, son frère Claude, et son neveu Joseph étaient inscrits au nombre des gentils-hommes, convoqués pour voter avec la noblesse aux Etats Généraux de 1789, comme en témoignent les catalogues de l'époque. Toutefois Jacques ne put voter, étant mort le 23 Février 1789, dans la maison qu'il possédait Place du Concert au N°2.

Malgré leur qualité de nobles, ils avaient sollicité et obtenu des lettres de bourgeoisie. Cette bizarrerie se rencontre souvent, et s'explique par cela même que les Bourgeois d'une ville pouvaient faire entrer en franchise le vin et certaines denrées et qu'ils jouissaient de plusieurs privilèges.

La veuve de Jacques Orsel lui survécut pendant quelques années, comme l'atteste un curieux papier que nous possédons, et qui se trouvait en manière d'authenticité, dans la même boîte qu'un petit reliquaire. "La veuve Orsel - des Champs déclare avoir trouvé ce reliquaire dans sa maison, et se met, ainsi que sa famille, sous la protection des Saints dont les reliques sont ici enfermées. La date de 1793 montre que l'intervention des Saints n'était pas à dédaigner.

Les époux Orsel des Champs ont eu neuf enfants :

Jean-Jacques, Antoine, Joseph, Jeanne, Catherine, Marguerite, Jacques, Laurence et André, dont je parlerai plus loin.

-V-Jean-Jacques Orsel est né à Lyon, place du Concert N°2, le 14 Octobre 1742 et a été baptisé le même jour, dans l'église de Saint Nizier. Il entreprit avec son père la fabrication des étoffes de gaze. Le 28 Avril 1783, son mariage fut béni aussi à Saint Nizier. Il épouse Françoise-Sidonie de Saint Pierre, (3) issue d'une noble famille, à laquelle je consacrerai plus loin quelques pages. Elle était belle, comme l'atteste son portrait, et le souvenir de ses fils. De plus c'était une vaillante femme dont le courage fut au niveau de l'époque qu'elle traversa.

André Orsel, votre grand-oncle racontait que, lorsque la Ville de Lyon s'organisa en vue du siège, son père Jean-Jacques Orsel, fut nommé chef d'une des vingt-neuf sections. On faisait l'exercice, et il se rappelait avoir marché à côté de mon père, portant fanion, tandis que le tambour battait.(4)

Pendant la Terreur, Jean-Jacques Orsel émigra en Suisse, puis il revint à Oullins, dans sa famille, et mourut en 1800. Ils eurent quatre fils dont un seul, votre grand-père, a laissé postérité.

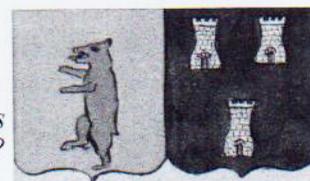
Mais l'aîné, André Orsel, mourut le dernier, c'est de lui que je tiens les détails qui précèdent sur son père, et ceux qui suivent sur sa mère, pour laquelle il avait un vrai culte

Françoise-Sidonie Orsel quelques années avant la Révolution, avait su qu'un employé de son mari était sur le point de perdre sa place, par ce qu'il ne savait ni lire, ni écrire. Touchée de compassion, elle demanda qu'on lui amenât, et avec une patience merveilleuse, elle lui enseigna tout ce qui était nécessaire. Suneau était le nom de cet homme. Pendant la Terreur, il se laissa entraîner dans les rangs des révolutionnaires, et devint un ardent. Mais il avait conservé pour sa bienfaitrice, un attachement étrange. Il venait souvent la voir, et durant ses visites, elle ne manquait jamais d'employer son influence sur ce tigre apprivoisé, en faveur des nombreuses victimes qu'elle parvint à soustraire à la prison, et même à l'échafaud.

Que ne faisait-on pas à l'époque pour soustraire quelques malheureux aux arrêts des Comités révolutionnaires. Ceci me rappelle un trait qui m'a été conté par Monsieur Colomb, dont la grand-mère était une Orsel. Un jour que Françoise Orsel avait la visite de son cousin Colomb, elle fut prévenue que l'on venait d'envoyer au poste, qui était établi auprès de sa maison, une liste de suspects,

(5) *Note ajoutée en 1993. Jean-Claude Bonnefond : peintre né à Lyon en 1796, mort en 1860. Dictionnaire des Lyonnaises, Louis Maynard, tome I, page 268. (voir dans ce numéro page 22)*

(6) *Armes des Turin " d'azur à trois tours d'argent ". Ils étaient Seigneurs de Bel-Air en Beaujolais. Il y eut Pierre Turin, Conseiller de Ville, en 1435? (Armoriai de Steyert, page 89).*



avec ordre d'arrestation pour la nuit suivante. Leur angoisse fut grande; ils se concertèrent pour savoir s'il n'y avait pas quelque chose à tenter pour sauver les pauvres désignés. Et voilà ce qu'ils décidèrent: Monsieur Colomb qui n'était pas connu dans le quartier, revêtit un déguisement et, sous prétexte de faire rafraîchir les bons citoyens, il pénétra dans le poste. Il fit boire et parler, et boire encore, et lorsque l'intimité fut établie, il se fit montrer la liste des suspects. De retour près de Françoise Orsel, celle-ci sans perdre une minute, fit prévenir les malheureux désignés. Ils purent fuir, pas un ne fut arrêté.

La charité de Françoise-Sidonie Orsel s'exerça aussi à Oullins, où le ménage avait sa campagne. On y pouvait passer plus inaperçu qu'à Lyon et on y séjournait souvent. La courageuse femme y cachait des prêtres dont l'un l'Abbé Girin, lui fit don par testament, de précieuses reliques dont voici l'origine : "Saint François de Salles étant mort à Lyon, au Couvent de la Visitation en 1622, les Religieuses héritèrent de plusieurs objets, qui avait servi à son usage, dans l'exercice du culte, notamment une aube en toile de lin, fabrication des Indes, garnie d'une dentelle, cousue sur l'étoffe au bas du rocher, et autour des poignets ; un manipule et une étole, tous deux faits de la même étoffe, soie et or, avec un galon. Les Dames de la Visitation, forcées d'émigrer au moment de la Terreur, emportèrent avec elles ces précieuses reliques de leur Saint Fondateur. Elles s'arrêtèrent à Fribourg, où elles rencontrèrent l'Abbé Girin, ancien Directeur du Séminaire Saint-Charles à Lyon, qui fit un assez long séjour auprès d'elles.

Vers 1796, grâce à un déguisement, l'Abbé Girin peut sans faire d'imprudence rentrer en France ; mais un jour à Lyon, il fut de nouveau inquiété, et recueilli à Oullins, par la famille Orsel-de Saint Pierre, dans la quelle il vécut jusqu'à sa mort arrivée en 1800. Lorsqu'il avait quitté à Fribourg, les Dames de la Visitation, il avait reçu d'elles, en présent, les objets sus-mentionnés, provenant de Saint François de Salles. Et à son tour, en reconnaissance des services qu'il avait reçus, il légua en mourant, les précieuses reliques à Françoise Orsel, veuve de Jean-Jacques Orsel.

Elles sont restées dans la famille jusqu'en 1858, année de la mort de Pierre-Jean-Jacques Orsel troisième fils de Françoise Orsel-de Saint Pierre. Par testament il légua l'aube et le manipule à l'église de Saint-François de Salles à Lyon, et l'étole, à la chapelle de Notre-Dames des Eaux à Aix les Bains. Les Religieuses de la Visitation, en quittant Fribourg, allèrent à Venise, fonder une maison de la Visitation, Sainte-Marie de Bellecour. En apprenant la mort de l'Abbé Girin, elles demandèrent à rentrer en possession des reliques, mais après avoir entendu les explications de part et d'autre, l'autorité ecclésiastique déclara qu'elles étaient bien la propriété de la famille Orsel.

Après la mort de votre grand-père, les reliques furent portées à la sacristie de Saint-François, et pour que le souvenir de ce don fut conservé dans la famille, Monseigneur Coullé, a bien voulu m'en donner récépissé, signé de sa main, sous le sceau de l'Archevêché.

L'association Notre-Dame des Eaux a été établie par Françoise Orsel-de Saint Pierre. Devenue veuve elle s'occupa avec ardeur de l'éducation de ses fils, dont elle fut le plus souvent, le seul

- (7) *Bonnardel, famille gapençonnaise. Pons Bonnardel est cité le 1^{er} Octobre 1329. Pierre Bonnardel de Valchuson, le 20 Février 1582. Dans les actes paroissiaux du Monestier, on trouve plusieurs fois des Bonnardel parrains ou marraines d'enfants Orsel.*
- (8) *Le 5 Septembre 1776, Jean Hernil, curé du Monestier, adresse à Jacques Orsel, un extrait de son acte de baptême, dans la généalogie de votre grand-mère Orsel-Turin, je retrouve encore le nom de Hernil. Jean-Joseph Turin, votre trisaïeul avait épousé une Marie Hernil. On trouve Claude Hernil, Consul de Briançon, le 23 Avril 1613 ; Jean, Consul de Saint-Martin de Querrière le 11 Février 1700. Claude Hernil, jésuite distingué, né à la Salle, canton de Monestier, 11 Mars 1706. Généalogie Dugas, par Monsieur Boidebard.*
- (9) *Lettre datées du 3 mai 1776*

maître. La plupart des collèges étaient fermés. Un des prêtres qu'elle avait recueilli, l'Abbé Lacombe, lui vient en aide dans cette lourde tâche.

On peut affirmer, sans aucun démenti que Lyon doit à cette intelligente femme, deux de ses grands peintres: son fils, Victor Orsel, dont elle semble avoir deviné le talent, et Bonnefond,(5) fils d'une brave femme qu'elle occupait dans sa maison. S'étant aperçue que ce petit garçon qu'elle laissait s'amuser avec son fils avait de réelles dispositions pour le dessin, elle lui fit donner des leçons par le professeur qui venait pour son fils Victor. On sait que ses prévisions se sont réalisées.

Françoise-Sidonie Orsel-de Saint-Pierre, mourut le 23 Mai 1819, entourée de la tendresse et de la vénération de ses quatre fils. Le seul que j'ai connu, lorsqu'il avait quatre-vingt ans, en parlait encore avec émotion et portait toujours sur lui son portrait, ravissante miniature, où elle est en costume Louis XVI, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté.

-VI- Pierre-Jean-Jacques Orsel, votre aïeul, est né à Lyon en 1791. Il commença ses études latines avec l'Abbé Lacombe. Ayant un moment la pensée de se faire prêtre, il entra au séminaire, mais ne se sentant pas la vocation suffisante, il y renonça, il épousa Thérèse Turin (6), cousine germaine de ses cousins Turin-de Saint-Pierre.

Ils eurent sept enfants dont deux moururent tout jeunes. Pour élever les cinq autres, ils vécurent loin du monde et sans luxe. Ils avaient eu dans le début de leur union, de grands revers de fortune qu'ils supportèrent chrétiennement et courageusement.

Ma belle-mère était, m'a-t-on dit, une femme pleine de vertu et de piété.

Pierre-Jean-Jacques a laissé quelques oeuvres littéraires qui ne manquent pas de valeur. Ses poèmes ont une certaine réputation et en auraient une bien plus grande si des fables pouvaient être admirées après celles de la Fontaine.

Son "Essai sur les Hôpitaux" écrit pour un concours donné par l'Académie de Lyon, fut couronné et lui valut une médaille d'or qu'il vendit pour en donner le prix aux pauvres.

Son dernier ouvrage "La Guerre Sainte", petit poème religieux, est un reflet de son âme pleine de foi et attristée par les épreuves de la vie. J'ai su qu'il s'occupait beaucoup de l'oeuvre des Hospitaliers qui était la soeur aînée de la grande oeuvre de Saint Vincent de Paul.

Une autre oeuvre qui est complètement due à son initiative, et qui lui valut un bref de Sa Sainteté le Pape Pie IX, est la Fondation des Missions de Notre Dame des Eaux à Aix-les-Bains. Une chapelle de l'église d'Aix est consacrée à cette dévotion qui a pour but l'édification des Seigneurs. Les cotisations données chaque année, sont employées à recevoir gratuitement dans les Hôpitaux les pauvres malades rhumatisants.

Thérèse Orsel-Turin est morte le 20 Avril 1857. Son mari lui a survécu jusqu'au 28 Avril 1858.

-VII- Marie-Joseph-Henri Orsel né le 1er Août 1839 à Lyon. Marié le 24 Novembre 1863 à Lucile Rué des Sagets. Elu Maire d'Artaix le 10 Juin 1886 et réélu en 1892 et 96.

-VIII- Auguste-Gilbert Orsel, fils du précédent, né le 26 Février 1866 à Lyon. Ingénieur civil des Mines, marié le 25 Avril 1898 à Marie-Louise-Laure-Alix de Mure de Larnage.

BRANCHES COLLATERALES

Jean Orsel, né au Monestier, déclare avoir établi domicile à Lyon depuis plusieurs années, et avoir fait publié la dite déclaration à Orlienas en Lyonnais où ses biens sont situés. (Archives Municipales de Lyon B.445). Il épousa en premières noces, Marie Dumenet ou du Meynet,

dont il a deux fils; et en deuxièmes noces, le 22 Novembre 1756, à Saint Nizier paroisse de Lyon, demoiselle Elizabeth Périssette, fille d'Antoine Périssette et d'Elizabeth Laurent. Il eut du second mariage cinq fils et quatre filles. Jusqu'ici je n'ai trouvé aucun descendant de cette nombreuse famille, si ce n'est chez les Dugas de la Boissonny, par Elizabeth, quatrième enfant de Jean Orsel.

Elizabeth Orsel, née le 29 Septembre 1738, épousa en la Chapelle domestique de la maison de son père, paroisse de Cuire, le 25 Septembre 1757, Ambroise Bonnardel, négociant, fils de Joseph Bonnardel (7) bourgeois du lieu-dit des Guiboises du Monestier de Briançon, et de Marie Hermil (8) dont il eut :

- Catherine Bonnardel, mariée à Louis Calas.
- Elizabeth qui épousa le 13 Nivôse An XIII, Claude Dugas de la Boissonny.

J'ai pu avoir par le Baron Maupetit, l'histoire malheureuse d'un des fils de Jean Orsel, Joseph, dit Orsel des Aprets, sorte d'enfant prodigue qui donna à sa famille bien des soucis! Né le 18 Septembre 1740, on voit d'après ses lettres, qu'il reçut une éducation très soignée. Dès qu'il fut en possession de l'héritage paternel, il dissipa tout en débauches et folies de toutes sortes. Le 29 Août 1769 ses oncles paternels, Orsel-des Champs et Joseph Orsel, ses deux frères Antoine et André, redoutant de le voir continuer cette vie orageuse adressèrent un placet à

Monseigneur Bertin, Ministre d'Etat, pour obtenir du Roi, une lettre de cachet les autorisant à le faire enfermer temporairement au château d'If "pour le corriger, et l'arrêter dans cette voie de perdition où il est tombé". L'autorisation arrive et Joseph s'en va subir sa détention, en compagnie de plusieurs fils de famille, comme lui dissipateurs et indisciplinés. Il écrit à ses oncles lettres sur lettres, pour les assurer de ses bonnes résolutions. Mais les lettres de Monsieur Robaud, commandant du Fort, arrivant en



La Tour des Echelles, Jujurieux. Par Maria Pia Orsel des Sagets, 1993.

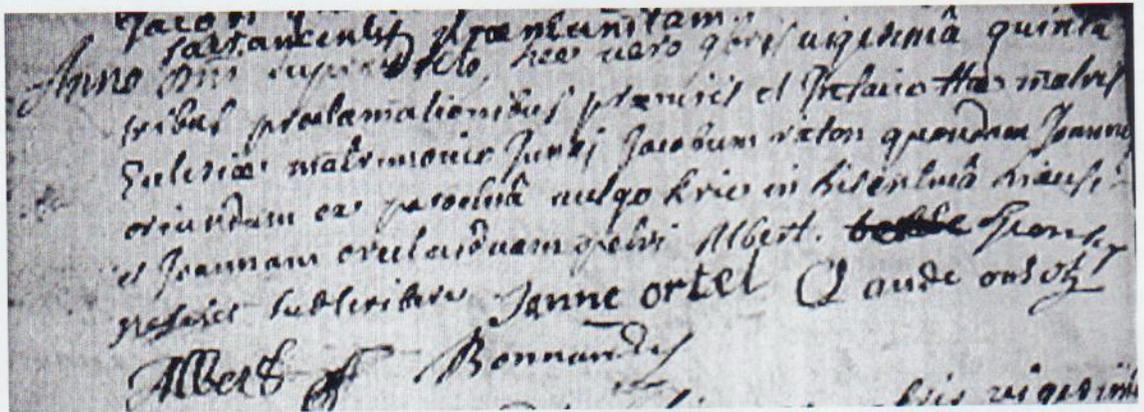
même temps que les siennes, le montre au bout de deux ou trois ans, aussi à suivre indomp-
té qu'au premier jour, et racontent qu'il a tenté vingt fois de s'évader, avec ses compa-

- (10) *Par une coïncidence curieuse un Orsel, avait déjà été Seigneur de Châtillon, vers l'an 1132. Dans les Grands Cartulaires d'Ainay, Chartre LTV, Dalmatius Orselli, est appelé Dalmatius de Châtillon. Monsieur l'abbé Pagani croit qu'il s'agit de Châtillon d'Azergues, mais d'après Monsieur de Sauzey, qui donne de son opinion, une explication plus raisonnée, ce serait Châtillon de Dombes.*
- (11) *XVII et XVIII^{èmes} siècles,, Nobilaire du Département de l'Ain, Bugey, Pays de Gex, par Jules Beaux, page 231. Procès verbal d'une procuration : " Messire Joseph Orsel, Ecuyer, Seigneur de la Baronnie de Châtillon de Corneille Montgriffon, de la Vertadière, et de la Tour des Echelles de Jujurieux ; Dame Michon, Dame Chevanel. . . Les dites procurations passées à Messire Joseph Etienne de Louvat de Champallon, Chevallier de la Sacrée Religion Sainte-Maurie et Lazare, Syndic de la Noblesse du Bugey ; tous deux par devant Maître Dubreuil, Notaire royal, la première le 7 Mars 1789, la seconde le 9 du même mois".*
- (12) *Note ajoutée en 1993. La Tour des Echelles est maintenant propriété de Luc Orsel des Sagets, arrière petit-fils de Lucile Orsel des Sagets.*

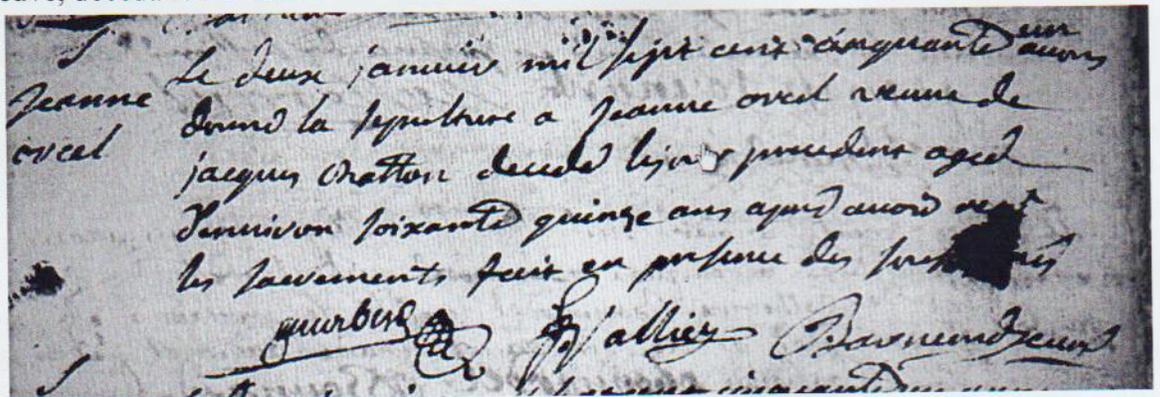
Descendance de Jacques RATTON et de Jeanne Orsel originaires du Monétier

Jeanne Orsel est une des filles de Jean Orsel et Marie Rolland du Monétier. Elle est une des sœurs de Claude Orsel, qui quitta le Monétier vers 1716 et vint se marier à Lyon. Jeanne Orsel, baptisée au Monétier le 2/2/1678, se maria d'abord, le 8/8/1695, avec Pierre Albert, qui décéda peu après.

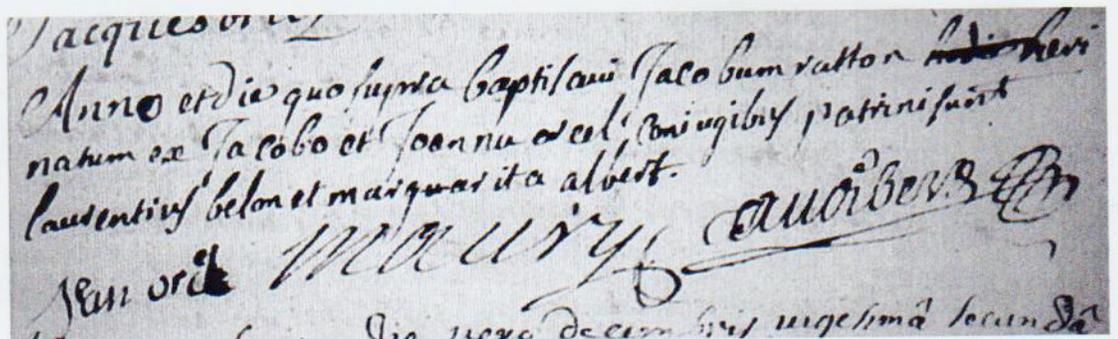
Elle épousa ensuite le 25/11/1710 Jacques Ratton, installé marchand au Monétier. Ce Jacques Ratton était fils de Jean Ratton et Marie d'Aly, et était né vers 1675 à Verges dans le Jura. Le couple eut 4 enfants, dont un seul, Jacques Ratton, baptisé le 17/12/1717



au Monétier, fit souche. Jacques Ratton et Jeanne Orsel vécurent au Monétier où Jeanne, veuve, décéda le 2/2/1751.

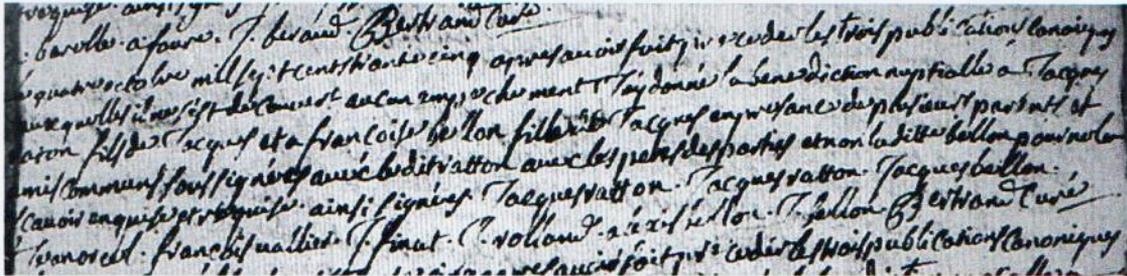


Jacques Ratton fils naquit le 17/12/1717 au Monétier, où il épousa à 18 ans, le 4/10/1735 Françoise Bellon, fille de Jacques et Anne Beroard son aînée de 3 ans.



9 mois après, le 7/7/1736 naquit leur fils, autre **Jacques Raton**. C'est le moment où **Jacques Raton** et son épouse **Françoise Bellon** firent comme de nombreux habitants du Monétier, et partirent s'installer à Lisbonne au Portugal.

Au moment du grand tremblement de terre de Lisbonne du 1/11/1755, Raton est déjà un



commerçant très riche de Lisbonne, et voit quotidiennement ses amis originaires du Monétier, comme noté dans ce récit :

« que sur environ 35 maisons françaises, 3 appartiennent à des Briançonnais (**Raton**, **Bertrand** et **Bonnardel-Dubeux**), le second cite le nom de 10 marchands originaires du Monétier de Briançon qu'il appelle avec respect « ces Messieurs du pays », plus quelques épouses et enfants, sans compter les familles de Coimbra ou Porto, ce qui fait sans doute de ce petit village, la première localité française représentée au Portugal à cette date ! Parmi eux, le sort semble s'être acharné sur les libraires **Bertrand** qui ont perdu leur magasin mais aussi leurs marchandises arrivées pourtant après le tremblement de terre du 1^{er} : « Les frères **Bertrand** ont aussi tout perdu ; quelle triste arrivée pour Mr **Bertrand** le cadet et son épouse en arrivance le trois. Ils eurent le triste spectacle de voir bruller leur maison sans avoir rien sauvé quoiqu'elle aye brullé trois jours après la notre. La crainte des tremblements a été cause qu'il n'a pu approcher des maisons ; toute emplette qu'il avoit fait à Paris a été brullé à la douane de cette ville et n'ayant point de retraite en cette dite ville et fut retiré à la campagne avec son épouse et reste de la famille. »

Il est à noter que les **Bertrand** dont il est parlé sont des cousins de **Jacques Raton**, car fils de **Joseph Bertrand**, médecin du Monétier, et d'**Anne-Marie Orcel** (La librairie **Bertrand** est toujours en 2008 la plus importante de Lisbonne !)

Après le tremblement de terre, **Raton** transféra sa famille d'abord, et sa société **Raton-Bellon** ensuite à Porto, auprès de son allié **Bernard Clamouse**. Dans les années suivantes, **Jacques Raton** devint vraiment le plus riche négociant français du Portugal, et, après avoir marié le 22/1/1758 à Porto son fils **Jacques** à **Anne-Isabelle de Clamouse**, fille de son associé **Bernard de Clamouse**

Il décida alors, en 1759, de revenir en France avec son épouse, acheta une charge de secrétaire du Roi, et s'installa à Mâcon, où existait aussi une forte colonie du Monétier (on y retrouve les **Turin**, **Bertrand**, **Hermil**, **Colomb**...). Il acheta en 1763 le château de la Condemine à Charnay



Château de la Condemine

les Macons, qui appartenait à la famille **Bauderon de Sénécé**. Il y donnera des fêtes tellement somptueuses que leur renommée parviendra jusqu'à la Cour !

Jacques Raton est décédé à Macon le 16/11/1778 . Sa femme **Françoise Bellon** acheta alors en 1785 à la famille **Chesnard de Layé** un autre château à Charnay les Macon, le château de **Saint-Léger**, et y décéda le 14/9/1793 en pleine turbulence révolutionnaire.

Elle avait acheté aussi auparavant les domaines des **Tournons** et de la **Tournache**.



Château de Saint-Léger

Leur fils **Jacques Ratton**, et son épouse **Anne-Isabelle de Clamouse** vécurent essentiellement à Lisbonne, avec quelques séjours à Mâcon. Jacques Ratton était un des principaux personnages de la vie économique du Portugal ; il fut un élément moteur du développement du pays, en créant plusieurs branches de l'industrie, allant de la fabrication des indiennes à l'installation de filatures de coton en 1789, particulièrement dans la région de Tomar. Il créa aussi des papeteries et des usines de chapeaux. Il avait créé une pépinière de mû-

riers blancs dans sa propriété de "Barroca d'Alva". Il laissa quelques écrits qui permettent de retracer l'histoire du Portugal à cette époque. Il est particulièrement cité dans les mémoires du général Thiebault qui :

« parle beaucoup de la famille Ratton, une des plus riches familles de négociant de Lisbonne.

Jacques Ratton, alors âgé de plus de 70 ans, est un hôte charmant chez qui loge le général. Il est aux petits soins, et essaie de s'enrichir encore en montant des opérations financières avec les troupes françaises .

Il habitait avec son fils Jacques Ratton; leur belle-sœur, une des plus belles femmes de Portugal, aussi bonne que belle, et qui occupait une maison contiguë à l'hôtel Pombal, occupé par MM. Ratton père »

De toutes les personnes de cette famille que j'ai connues à Lisbonne, il ne reste plus que le second fils, qui toujours a été aussi peu digne des siens que de sa femme. M. Ratton père, qui a survécu à son fils aîné et à ses deux brus, est mort depuis bien des années, et, des onze enfants qu'a eus son fils aîné, il n'existe plus qu'une fille, héritière de leur fortune et de leurs qualités, elle a associé à son sort le fils aîné de son oncle et de son tuteur, le chevalier Daupias, consul général du Portugal à Paris, homme excellent et de capacité, honorable et honoré, dont le fils, quoique bien jeune encore, justifie par ses mérites le choix que sa cousine a fait de lui.

Il avait été anobli, c'est-à-dire fait hidalgo et chevalier de l'ordre du Christ. Il avait pris pour armes trois petits rats »

Descendance de Jacques Ratton (7/7/1736 Le Monetier-3/7/1820 Paris) et Anne-Isabelle de Clamouse (4/2/1733 Porto-20/7/1802 Lisbonne)

Ils ont eu au moins 7 enfants, tous nés à Lisbonne

1 Françoise-Julie (7/11/1758 Lisbonne-1/9/1782 Lisbonne) qui épousa à Mâcon le 7/9/1779 **Gabriel Jean Laurent Daupias** (28/10/1743 Toulouse-10/10/1783 Lisbonne, cousin de son épouse par les Clamouse, et négociant à Porto lors de son mariage. Françoise-Julie était alors élevée par ses grands parents à Mâcon. Ce couple eut 2 enfants :

11 Julie-Françoise Daupias (5/9/1780 Lisbonne-22/7/1821 Lisbonne) qui épousa le 2/4/1800 à Charnay les Mâcon son oncle **Diego Ratton**

12 Bernard Daupias d'Alcochete (9/9/1781 Lisbonne paroisse de San.Cristovao - 20/8/1862 Paris en son hotel de la rue Joubert) Il était vicomte d'Alcochete. Baron (décret du 25.05.1836) et vicomte d'Alcochete (décret du 18.02.1851) . "Fidalgo Cavaleiro da Casa Real du Conseil de S.M.T.F., commandeur profès de l'ordre du Christ , Chevalier de l'ordre

du Christ, chevalier de l'ordre de N.S.da Concei çao, officier de la Légion d'Honneur, consul général de Portugal en France, conseiller d'ambassade et ministre plenipotencière. Il a épousé le 11/11/1811 à Paris **Marie-Victoire Laurent**, dont il eut au moins 3 enfants. Il est à noter que le **Baron Daupias** et sa femme sont présents au mariage de Antoine Orsel en 1812 à Paris, où ils signent sur le contrat de mariage et sont dénommés « cousins »

121 Jacques-Léon Daupias d'Alcochete (7/2/1813 Paris-30/1/1894 Paris), Baron d'Alcochete, gentilhomme au service du Roi D.Fernando 2 de Portugal, commandeur de l'ordre du Christ, attaché honoraire auprès de l'ambassade de Portugal à Paris. Mort en son hôtel de la rue de la Boétie Il épousa sa cousine **Emilie-Julie Ratton** (fille de Diego) à Paris le 16/6/1834 dont il eut 3 fils :

1211 Frédéric Romain Daupias d'Alcochete (6/12/1839 Lisbonne-1/1/1928 Paris) qui épousa **Maria Laura Guimaraes** (descendance au Portugal) dont

12111 Berta Daupias qui épousa **Carlos Quaresma Marin**

12112 Georges Frédéric qui épousa **Marie-Thérèse Archinard**,

121121 Georges Raymond Daupias

1212 Etienne-Paul Daupias d'Alcochete (1840-29/5/1904 Paris qui épousa le 4/5/1870 à Paris **Marie-Juliette Tillete de Clermont-Tonnerre** et eut 3 enfants

12121 Marie -Pie qui épousa **Eduardo de Brito**

12122 Petro Daubias qui épousa **Alice Destames**

12123 Paul Frédéric Daupias qui épousa **Savina Savoia**

121231 Odette Daupias

1213 Félix Bernard Daupias d'Alcochete (1853-1928) qui épousa **Ernestina Murinello** dont **12131 Guilheme Jacome Daupias d'Alcochete**

122 Julie Daupias d'Alcochete (16/11/1815 Paris-20/7/1837 Paris

123 Pierre Eugène Daupias d'Alcochete (28/5/1818 Paris-24/1/1900 Alcantara (Port) qui épousa le 28/1/1845 à Lisbonne **Joana Pereira de Almeida**, dont

1231 Emilie Victoire Daupias d'Alcochete (30/11/1846 Lisbonne-28//3/1876 Arcachon) qui épousa le 5/2/1865 à Lisbonne **Théodore Bernard Deffez**

12311 Marie Julie Eugénie Deffez (1869-1959) qui épousa **Jean-Baptiste Burnay** (27/3/1843 Ile de Bua Vista (Cap Vert)-21/10/1903 Bayonne) veuf de sa tante Julie Eugénie dont **123111 Jean Burnay**

1232 Julie Eugénie Daupias d'Alcochete (4/11/1854 Lisbonne-28/3/1874 Sintra (P) qui avait épousé le 11/1/1873 à Lisbonne Jean-Baptiste Burnay

2 Anne-Adélaïde Ratton (25/10/1760 Lisbonne-3/2/1829 Mâcon) avait épousé le 10/12/1779 à Mâcon (14/3/1747 Giers-10/2/1824 Mâcon) **Jean Baptiste Mure** qui était écuyer, conseiller secrétaire du Roi, consul général de France à Alexandrie (Egypte), puis conseiller général de Saône et Loire. Elle avait hérité du château de la Condemine.

21 Alexandre Auguste Emmanuel Mure (30/8/1783 Alexandrie-6/11/1825 Paris) qui épousa le 14/8/1810 à Brétigny sur Orge (91) **Jeanne Denise Chayolle**

3 Lucie Ratton (13/12/1761 Lisbonne-20/10/1824 Charnay les Mâcon au château de Saint Léger dont elle avait hérité) qui a épousé le 13/8/1792 à Charnay les Mâcon **Louis-Claude Aujas** (1757 Mâcon-1/10/1836 Charnay château de St Léger) fils de l'ancien avocat et maire de Mâcon Louis Aujas. Sans descendance

4 Diego Ratton (31/3/1765 Lisbonne-13/9/1822 Lisbonne) Seigneur du Prazo de Barroca, négociant et industriel au Portugal, qui a épousé le 2/4/1800 à Charnay les Mâcon sa nièce

Julie Françoise Daupias, dont il aurait eu 11 enfants, dont :

41 Eulalie Ratton (1805 Lisbonne-26/10/1819 Lisbonne)

42 Emilie Julie Ratton (1/8/1810 Lisbonne- ?) qui épousa le 16/6/1834 à Paris son cousin **Jacques-Léon Daupias** (voir 121)

Les autres enfants seraient tous décédés jeunes et sans alliance

5 Sophie Ratton (21/7/1766 Lisbonne-12/12/1839 Mâcon) qui épousa le 21/3/1787 à Charnay les Maçon **François Marie Du Ruisseau** (21/5/1745 Dijon-23/10/1803 Paris, fils d'un conseiller au Parlement de Bourgogne et lui-même écuyer, Chevalier de St Louis , capitaine au régiment de Condé, aide de camp du duc d'Enghien, inspecteur général des Haras de Bourgogne dont

51 Louise Joséphine Aglaé Du Ruisseau (10/3/1788 Dijon- ?) qui épousa successivement **Jean-Pierre Tonnelier** (un cousin..) puis **Ange Henri Vitalis**, conseiller général de Saône et Loire

52 Marie Bernarde Aglaé Du Ruisseau (14/3/1789 Dijon- 27/10/1816 Autun) qui épousa le 10/8/1806 à Mâcon **Jean-Baptiste Delaye** (19/2/1781 Mâcon-13/5/1854 Charnay les Mâcon, château de Saint Léger), qui était entrepreneur des poudres et tabacs à Autun.

521 Espérance Delaye (24/2/1810 Mâcon-1880 ?) qui hérita du château de Saint Léger à Charnay les Maçon de sa tante Lucie Ratton, et épousa le 23/7/1834 à Mâcon **Gilles Blondet** (26/8/1804 La Châtre- ?) fils d'un Magistrat de Bourges, et , à son mariage, contrôleur des contributions à Villefranche 69

5211 Alfred Blondet (1836 Villefranche- 23/4/1886 Charnay les Mâcons) qui épousa **Marie Meilheurat** (1840 ?- ?)

52111 Berthe Blondet (22/3/1869 Charolles-12/6/1962 Chaintré 71) qui épouse le 7/1/1891 à Charnay les Mâcon **Melchior Aubin Berthon du Fromental** (4/12/1858 Château de Fleurie 69- ?), descendant de la famille des notaires lyonnais,

52111 Anne-Marie Berthon du Fromental (13/10/1891 Fleurie- ?) qui épouse en 1912 l'industriel lyonnais **René Sonnery-Martin** (1887 – 1966 Chaintré 71)

Parmi leurs petits enfants, on note la comédienne **Arielle Dombasle**, (Sonnery-Martin) fille de **Jean-Louis Sonnery-Martin** et **Francion Garreau-Dombasle**), née le 27/4/1953 à Norwich dans le Connecticut, et qui a épousé en seconds noces en juin 1993 à Saint Paul de Vence **Bernard Henry Lévy** (B.H.L.)

6 Henri-Joseph Ratton (12/9/1769 Lisbonne- 1/8/1837 Saint Martin Belle Roche 71)

(Il fut maire (de 1816 à 1836) de cette commune alors appelée Saint Martin de Sénozán, et conseiller général de Saône et Loire (1820-1824)

Il a eu , d'un premier mariage au Portugal, un fils



Henri Joseph Ratton

61 Ignace Joseph Ratton (2/6/1796 Lisbonne-23/4/1860 Rio de Janeiro) qui partit au Brésil (fait parti du Conseil privé de l'Empereur du Brésil, commandeur de l'Ordre du Christ et de l'ordre de la rose et officier de l'ordre du Cruzeiro.) et épousa le 15/8/1820 à Rio de Janeiro **Madalena Pires Morte** (décédée à Rio en 1826) puis le 3/5/1827 **Tersa Pires** (décédée en 1837 à Rio)

Henri-Joseph se remaria le 1/3/1803 à Lisbonne avec **Maria Da Silva** (? Pombal Portugal- 16/3/1843 St Martin Belle Roche 71) dont

62 Jacques Prosper Ratton (1/7/1805 St Martin Belle Roche 71- ?) qui épousa le 14/5/1836 à Rio de Janeiro **Maria Lui-**

sa Lirio

63 **Henriette Ratton** (1/11/1806 St Martin Belle Roche-16/2/1891 Mâcon) qui épousa en 1838 **Léopold de Ruty**, puis en 1840 **Théodore François Thévenin des Thévenins** (13/5/1805 Paris- 1879 Essaouira Maroc) médecin de la faculté de médecine de Paris, exerce dans le Jura , à Feurs (43) , sur les paquebots des Messageries Impériales entre Marseille et Oran. Il part à Mogador , Essaouira au Maroc en 1862 et y décède en 1879.

631 **Marie Louise Françoise Thévenin des Thévenins** (4/3/1850 Feurs 42-19/2/1934 Mâcon) qui épousa à Lyon 5° le 28/9/1876 **Victor Philippe Chatillon** (24/12/1938 Paris- 13/5/1901 Mâcon)

D'où descendance Chatillon

64 **Caroline Ratton** (9/9/1809 St Martin Belle Roche-8/3/1891 Paris) qui épousa d'abord **Emile Bouverey** (18/1/1798 Vesoul- 1841) qui était magistrat (Procureur du Roi)

641 **Palmyre Bouverey** (1830-1911)

642 **Françoise Bouverey** (1835-1862 Paris) qui épousa Etienne Nayral Martin de Bourgon

6421 **François Nayral Martin de Bourgon** (3/10/1857 Paris-) qui fut Lieutenant-Colonel

6422 **Pierre Emile Nayral Martin de Bourgon** (11/7/1862 Lyon-1949) qui fut Général (infanterie) en 1916

643 **Hélène Bouverey** (1836-1965) qui épousa **Théodore de la Barre**

65 **Julie Ratton** (15/1/1818 Mâcon-11/11/1893 Versailles)

qui épousa le 7/9/1835 à St Martin Belle Roche Pierre Philippe **Alexis Dumarché**, qui, à son mariage, était propriétaire demeurant à 01 Pont de Vaux

Leur fils,

7 **Joseph-Louis Ratton** (14/3/1773 Lisbonne-25/12/1831 Londres) qui épousa **Thérèse Justinienne de Clamouse Browne** (14/12/1736 Lisbonne-4/7/1819 Paris)

Jacques Ratton est décédé à Paris , 4 rue des Ménars, enterré au Père Lachaise dans le Caveau Daupias.

Les biens estimés de Jacques Ratton étaient estimés à 500 000 livres. Son acte de partage date du 28/5/1800 (M° Desgranges à Mâcon)

Anne Adélaïde Ratton et J.B MURE reçoivent la Condemine, Lucie Ratton et Claude Augas reçoivent Saint-Léger, . Sophie Ratton et F.M DURUISSEAU reçoivent les domaines des Tournons et des Tournaches ainsi que l'hôtel de Macon.

Beaucoup des actes indiqués (dates indiquées) sont en ligne sur le site internet « saorsel » (pour les actes dans le Rhône, la Saône et Loire, les Hautes Alpes..) Mais la plus forte documentation se trouve aux Archives Nationales , dans les fonds privés :

Testament de Madame Mure (née Ratton) reçu le ...1829 par Maitre Courteau, notaire à Macon



Julie Ratton

Testament de la Vicomtesse d'Alcochète (Marie Victoire Laurent) fait à Paris le 07-07-1880 chez Maître Schelcher.

493 AP

FONDS AUJAS, **RATTON** ET SONNERY

Dates extrêmes : 1595-1921.

Importance matérielle : 12 cartons (493 AP 1-13) ; 1,75 mètre linéaire.

Modalités d'entrée : dépôt, 1960.

Conditions d'accès : libre.

Instrument de recherche : rép. num. détaillé dact., 15 p.

Notice biographique.

Originaires du Monestier, près de Briançon, Jacques Ratton (1717-1778) et Françoise Bellon, sa femme (1714-1793), s'établirent vers 1737, au Portugal, à Porto. En 1759, ils revinrent en France. En 1785, Françoise Bellon acheta le domaine de Saint-Léger, près de Mâcon. Sa petite-fille, Lucie Ratton (1761-1824), hérita de Saint-Léger, qu'elle laissa à son mari, Louis-Claude Aujas (1757-1836). En 1836, le domaine passa à une petite-nièce de Lucie Ratton, Espérance Delaye (1810-1880), puis au fils de celle-ci, Alfred Blondet (1835-1886). Alfred Blondet transmit Saint-Léger à sa fille Berthe, puis sa petite-fille Anne-Marie Berthon du Fromental (née le 13 octobre 1891 à Fleurie, Rhône), en hérita à son tour. Cette dernière épousa en 1912 l'industriel lyonnais René Sonnery (1887-1925).

Présentation du contenu.

493 AP 1-5, 8, 9, 13. Familles Aujas, Ratton, Duruisseau et Delaye : recherches généalogiques et correspondance. 1595-1874.

6, 7. Recherches généalogiques concernant la famille Berthon du Fromental et divers documents domaniaux. 1344-1921

10, 11. Documents concernant le domaine de Saint-Léger, carnets et livres de comptes de la famille Sonnery. 1765-1815.

12. Documents concernant le château de Chaintré (Saône-et-Loire), 1813-1824.

Sources complémentaires.

Les Archives départementales de Saône-et-Loire conservent le fonds de la famille Sonnery (48 J 1-44).

Bibliographie.

Informations extraites des notes généalogiques contenues dans le fonds.

DAUPIAS D'ALCOCHETE (Nuno), « Lettres familières de Jacques Ratton 1792-1807 », dans *Le Bulletin des études portugaises*, t. 23, Livraria Bertrand, 1961. 761

Transcription et rédaction Gérard Orsel

Les surprises d'internet.....

Transmises par Jacques Orsel
(branche des Sagets)

Bagnards, nés à Lyon ou sa région (1792-1873)

Nom	Père + Infos	Mère
GUILLON Victor	Jean 1784 Romans 26	ORSEL Catherine 1811 148 10420
ORCEL Jean Claude x Rose DURAND SAULLIER	Marin+ 1782 Lyon	Claudine 1814 149 12978

<http://pagesperso-orange.fr/cegra/bases/3bagnards.htm>

(Si vous savez à quoi correspondent les chiffres situés après l'année du décès de la mère, merci de me transmettre les renseignements.)

Recherche sur nos ancêtres

Voilà notre petite recherche du week end !!!!!

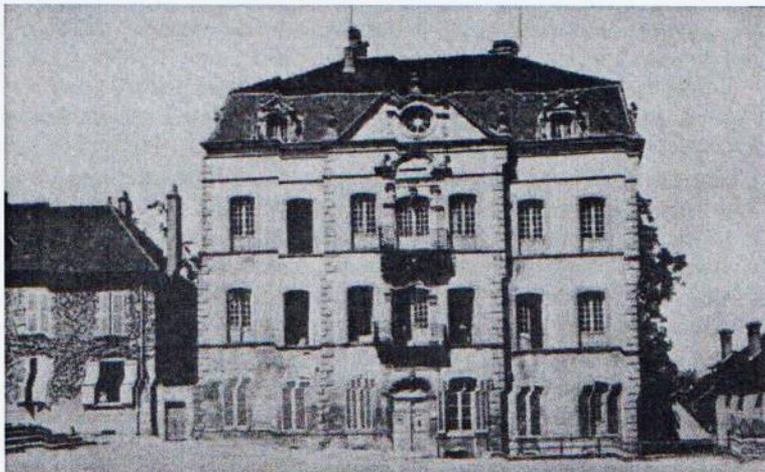
Alors là vous avez la permission de rire car quand je vois leur bouille je me dis qu'on a évolué, c'est du côté bourguignon donc les arrières arrières grand parents de nos enfants.

Ensuite la maison de mes grands parents à moi toujours du côté bourguignon, cette maison



se trouve dans le village de Marcigny en Saône et Loire, mes grand parents en étaient les gardiens et non les propriétaires, j'ai beaucoup de souvenirs dans cette maison qui est chargée d'histoire... alors là je vais encore vous faire rire ...c'est la maison de Cudel de Moncolon qui date de 1735 (le rire c'est pour le nom hein!!!) bref il paraît qu'il a laissé un trésor

avant de partir mais personne ne l'a encore trouvé donc si ça vous tente..... puis cette maison passa entre les mains de la famille **Orsel des Sagets**, puis au Docteur Michel Tillier que les grands parents ont connu, ils sont restés dans cette maison pendant plus de 30 ans.....



<http://ninjafamily.canalblog.com/archives/2006/12/04/3342750.html>

Récit d'Adeline Empaire intitulé « Pour ma fille »

Suite et fin

Je voyais tout le monde mais j'ai toujours conservé ma liberté en me préservant des amitiés particulières et des fausses amitiés. Mon mari et mon enfant concentraient toute mes affections et me suffisaient parfaitement.

Les trop longues et trop fréquentes visites m'ont toujours été antipathiques, j'avais tout mon temps rempli et je n'en avais point à perdre. Je n'ai jamais connu ce qu'on appelle l'ennui et si j'ai eu (car qui n'a pas les siens) des moments et des jours de chagrin, de tristesse et de découragement, je les ai combattu et soutenu en m'occupant

toujours matériellement pour ne pas m'en laisser dominer. « Quand l'esprit malin nous trouve occupé a dit un sage, il a bien moins de prise et d'empire sur nos cœurs ».

1834

Etait enfin commencé et nous espérions avoir du calme et de la tranquillité pendant quelques années. Je dois clore ici la cinquième phase de mon histoire que je t'ai plutôt racontée en forme de journal en me laissant aller au descriptif ce qui tire toujours en longueur.

6ème phase

De 34 ans à 50 ans de 1834 à 1850 - espace 16 ans.

Tu t'élevais unique chère fille au milieu du calme et du bon air de la campagne. Dès l'âge de 5 ans j'avais voulu commencer à t'apprendre à lire, tu as eu pour cela infiniment plus de peine que pour le reste. Ce fut pour toi une grande difficulté qui se prolongea plus tard que pour beaucoup d'autres enfants. J'avais bien du plaisir à te faire faire tes tout petits devoirs. J'exerçais ta mémoire en te faisant apprendre par cœur de petites compositions de ma façon puis de courtes fables à ta portée. Enfin, je tâchais que la journée tout entière ne fût pas consacrée rien qu'au jeu. Tu avais une petite voisine plus âgée que toi de 2 ou 3 ans qui venait constamment jouer à la maison. Je ne souffrais pas que tu alasses jouer ailleurs. J'avais eu l'adresse de faire que tu te plusses si bien dans ta maison que jamais tu ne me demandais à aller t'amuser dehors. Louise doit trouver ici une mention honorable, ce qu'elle promettait alors, elle le tient aujourd'hui, enfant elle avait un heureux caractère, actuellement c'est le modèle des jeunes filles. Enfants, vous vous aimiez et vous ne pouviez vous quitter. Pas plus que moi malgré cela, elle ne souffrait que tu la molestas, elle savait se tenir à sa place et tu connaissais parfaitement les limites que tu ne devais pas dépasser. C'était une enfant bien douée, vous avez passé d'heureuses années ensemble. Maintenant, vous vous aimez toujours mais vous êtes séparées, ainsi le veut la destinée. Combien n'évoquez vous pas de souvenirs lorsque vous vous retrouvez et que de plaisir vous

éprouvez toujours à vous revoir. La bonne Louise vit toujours dans l'espérance que Mlle Adèle reviendra un jour à Bourbonne.

Les amitiés d'enfance sont ineffaçables. Tu passas par toutes les petites maladies de l'enfance et de la jeunesse avec d'heureuses chances et Dieu a bien voulu nous conserver ce qu'il nous avait donné dans sa grande bonté. Nous étions bien paisibles dans notre jolie maison neuve et propre et lorsque nous y fûmes bien installés, nous fîmes des politesses et des avances de toutes sortes à la société de Bourbonne, nous voulions absolument tenter d'amener des relations agréables et qu'il nous semblait facile d'organiser en faisant tous les frais convenables

toujours si appréciés de dîners et de jolies soirées. Nous y joignîmes toute la bonne grâce et toute l'amabilité dont nous étions susceptibles mon mari et moi. Mais rien ne put les faire sortir de leurs habitudes étroites et de leur médiocrité provinciale. Nous ne trouvâmes que peu ou point de réciprocité et toute notre bonne volonté échoua contre l'apathie et la sauvagerie des Bourbonnais et surtout des Bourbonnaises.

Nous nous en dédommageâmes en recevant pendant l'été les étrangers baigneurs qui nous convenaient et qui étaient enchantés et reconnaissants d'être accueillis par des gens sociables et bienveillants. Il y eut aussi quelques personnes de la ville qui moins austères que les autres se firent une douce habitude de venir chaque soir apporter leur contingent d'agrément en contribuant par leur talent en musique et leur amabilité aux efforts que nous faisons pour leur être agréables et rendre ces réunions gaies et convenables. Elles durèrent plusieurs années puis elles cessèrent, faute de combattants.

Généralement ces choses là ne durent jamais qu'un certain temps, les événements et les circonstances désorganisent les sociétés les mieux établies, depuis la grande société des peuples jusqu'à celles des petits particuliers.

Nous étions bien paisibles dans notre jolie maison neuve et propre lorsque le 29 décembre 1836, nous reçûmes la nouvelle de la mort de mon père. Ce fut un coup d'autant plus sensible que je crois me rappeler que nous ne le savions pas malade et que nous apprîmes sa maladie et sa mort en même temps. Mon mari partit le 1er janvier 1837 pour Paris et je passai un affreux jour de l'an. Ses affaires de succession le retinrent assez longtemps. Elles amenèrent bien des conflits entre la famille et avec ma mère, ou pour mieux dire avec Barrillon qui s'était improvisé son chargé d'affaires. Il se trouvait tout naturellement le représentant de M. Bonnabel et il voulait tout régenter. Amédée et mon mari débattirent leurs intérêts chaudement avec succès. Ils en vinrent à

leurs fins qui étaient de faire le partage et la part à chacun des 4 enfants, et d'en laisser à notre mère la jouissance entière sa vie durant, sans qu'elle puisse disposer d'autre chose que de ses revenus.

Il en fut ainsi du commun accord de tous. La prudence et le bien être de notre mère l'exigeaient.

1837

L'année 1837 fut encore fatale à notre famille, nous perdîmes M. Bonnabel et Mme Célia Empaire, deux deuils bien inattendus, ils étaient jeunes l'un et l'autre. La femme de mon frère Amédée est morte d'une fièvre typhoïde après 6 ans de mariage et n'a point laissé d'enfant, pauvre jeune femme elle a bien du souffrir de se sentir mourir si jeune et au moment où tout lui réussissait et lui souriait. La veille de sa mort elle venait d'obtenir la place pour laquelle elle postulait depuis fort longtemps au conservatoire. Amédée eut un si grand chagrin qu'il rompit une très belle affaire qui était conclue et il se remit simplement à travailler chez M. Delatte, ce ne fut qu'au bout de longtemps qu'il reprit ses projets, il vint passer chez nous à Bourbonne les 15 jours qui suivirent la mort de sa femme. Peu de temps après la mort de Bonnabel, mon mari fit un voyage aux Alpes, Alexandra réclamait son appui, il ne lui fit pas défaut.

1838

Ma sœur décida de revenir à Paris pour s'occuper de l'éducation de ses filles. Elle prit une institutrice.

1839

Elle nous engagea pendant l'hiver à faire un voyage à Paris, moi et ma fille. J'acceptai et nous fûmes chez elle rue Neuve du Luxembourg où elle avait pris un appartement au second dans la maison de ma tante. Nous y passâmes je crois 2 mois. Elles furent toutes trois bien bonnes et bien amicales pour nous. Je revis ma bonne mère, mais ne retrouvai hélas plus mon père ! Adèle, tu dois te rappeler ta bonne maman un peu confusément peut-être ? Tu fis connaissance avec toute la famille. Nous retournâmes chez nous charmées de notre excursion, mais heureuses de retrouver notre intérieur, moi surtout.

De retour à Bourbonne, je priai sœur Elisabeth, religieuse accomplie, de bien vouloir prendre ma fille tout à fait à sa classe. Elle avait 9 ans et demi, il y avait déjà 18 mois 2 ans qu'elle y allait une partie de la journée. Elle devint une des élèves les plus assidues et les plus aimées de cette digne personne qui n'a pas eu affaire à une ingrate. Elle fit sa première communion à 13 ans et demie et à 15 ans cessa d'aller en classe. M. Vitrey voulut bien lui donner des leçons particulières. Nous eûmes pendant 2 ans une jeune personne de bonne famille qui lui enseigna la musique et lui fit une société agréable et instructive. Elle avait un très aimable caractère. Des raisons particulières nous empêchèrent de la conserver plus longtemps, nous la rendîmes à ses parents, ils étaient amis intimes de M. Enard. Ce fut par ces moyens qui nous semblèrent devoir suffire à ton instruction religieuse, morale et scientifique, que nous évitâmes de nous séparer de toi, pour te mettre dans une pension, ce qui nous eut été très pénible sous plus d'un rapport. Dans ton jeune âge, le seul chagrin que tu nous aies donné, mais qui a été de courte durée heureusement, a été d'avoir voulu nous quitter pour suivre quelques unes de tes amies dont le caractère difficile obligeaient leurs parents à s'en séparer pour essayer du régime de la pension.

1840

Ta tante Bonnabel vint s'établir chez nous avec ses deux filles, leur institutrice et sa femme de chambre. C'était toute une petite colonie. Son intention était dans le cours de l'année 1840, de faire faire à Bourbonne la 1ère communion à ces demoiselles. Marguerite avait 15 ans, Manine 13 ans, elles se suivaient pas à pas pour toutes choses, elles devaient donc faire ce grand acte de la vie en même temps. Ma sœur pensa qu'elle aurait plus de facilité pour les faire instruire. Nous agréâmes son projet et nous la secondâmes de tout notre pouvoir. Le curé

(Monsieur l'abbé Mattet) vint pendant tout l'hiver tous les après midi leur faire le catéchisme dans leur appartement, elles occupaient tout le second. A la fin du mois de mars, les jugeant suffisamment instruites, il fixa le jour de leur 1ère communion au 2 février, jour de la purification.

1841

L'hiver suivant, ces dames furent le passer à Paris, puis, pendant 4 ou 5 ans elles revinrent passer mai juin juillet août à Bourbonne, allaient dans les Alpes septembre et octobre et l'hiver à Paris. Mes nièces aimaient beaucoup cette vie nomade et leur mère faisait tout ce qui leur était agréable. Elles se plaisaient bien à Bourbonne, elles n'y seraient pas venues s'il en eut été autrement. Elles s'y trouvaient des distractions qui leur convenaient, elles aimaient le bal, les parties de campagne et les réceptions. Chaque soir à la maison, nous recevions beaucoup alors, soit des étrangers de choix, soit des Bourbonnais et les soirées se passaient gaiement.

1842

L'hiver 1842, nous eûmes la douleur de perdre ma mère. L'année d'avant, j'avais demandé à aller la voir, différents motifs rendaient la chose impossible à ce moment là, l'impossibilité redoubla tellement mon désir que j'eus la maladie de la nostalgie bien conditionnée. Je ne la souhaiterais pas à mon plus grand ennemi si j'en avais un, c'est une souffrance morale très cruelle.

Au mois de mars suivant, ma mère m'écrivit qu'elle était disposée à me recevoir si je voulais venir. Je lui répondis qu'il ne m'était guère possible de m'absenter dans ce moment. Je ne me rappelle plus pour quel motif, mais qu'au mois de septembre prochain, j'irais et que je resterais avec elle tant qu'elle voudrait. Le 19 mars ma bonne mère succombait à un mal soudain et rapide.

Toute ma vie, j'aurai le regret de l'avoir perdue sans l'avoir revue, embrassée une dernière fois ! Combien Fanny a-t-elle regretté que je n'aie pas été là pour lui fermer les yeux avec elle. Mais hélas, le télégraphe électrique n'existait point hélas, hélas ! Bonne chère mère ne m'en voulez pas. Je prie tous les jours pour vous. Ce fut un long et profond chagrin pour moi et pour mon mari car il l'aimait et la vénérât de tout son cœur,

quelle épreuve ce fut, pour moi surtout ...

2 ans après, ma tante suivit sa sœur et nous eûmes encore un chagrin à subir. Tu te souviens ma fille de ta grande tante Barrillon ?

1845

Ma sœur nous invita à venir passer 2 mois d'hiver à Paris

afin disait elle qu'Adèle fit un voyage d'agrément et prit connaissance de ce qu'il y avait d'intéressant à voir.

Tu avais 15 ans, j'acceptai avec plaisir, ton père eut la bonté de vouloir bien nous laisser partir toutes les deux, il était heureux du plaisir que tu te promettais. Nous partîmes au mois de décembre, ta tante demeurait alors rue Hauteville et avait un bel appartement dont une jolie chambre indépendante qu'elle nous destinait.

Je t'ai passé sous silence bien des contrariétés que j'ai eue, bien des larmes que j'ai versé, pendant leurs différents séjours chez moi, autant de personnes, autant de caractères différents et j'ai eu bien des misères à supporter. Je ne m'appesantirai point la dessus, tu dois t'en rappeler assez pour que je me dispense d'entrer dans ces détails. Ma sœur rachetait tout cela par tant de bonnes qualités que si elle n'eut pas été influencée par les uns ou par les autres, elle serait toujours restée la même pour nous. Quand on veut vivre ensemble, il faut savoir supporter et s'en passer, c'est ce que nous fîmes, jusqu'à ce que la corde de l'arc étant trop tendue se brisa.

N'anticipons point, pendant les 6 premières semaines que nous fûmes à Paris, tu dois te souvenir que je te menai voir tout ce qu'il est possible à deux femmes seules d'aller voir, car ta tante ne prit aucunement la peine de nous servir quelquefois de Cicéron. Nous nous en tirâmes à nous seules point trop mal. Nous allâmes plusieurs fois au spectacle, ton oncle Amédée qui était galant en ce temps là nous en procura l'occasion assez souvent. Enfin, nous étions sur notre départ, lorsque ta cousine Manine tomba malade. Tu connais aussi bien que moi ce drame lugubre j'abrègerai car ce souvenir est bien cruel pour moi sous plus d'un rapport et quand ma pensée s'y reporte, j'éprouve un grand serrement de cœur. Elle nous fut enlevée en 17 jours d'une fièvre typhoïde mal connue, à l'âge de 19 ans. Ce fut un grand malheur pour ma sœur et pour Marguerite que la perte de cette jeune fille. Elle a

attristé toute leur existence, aigri et changé leurs caractères.

Trois jours après cet affreux événement tu te trouvas indisposée, l'inquiétude me prit, j'écrivis à ton père qui vint de suite nous rejoindre ; grâce à Dieu et aux prompts remèdes, ton indisposition n'eut pas de suite. Tu avais sans doute éprouvé une grande impression de la mort de ta cousine et cela n'avait rien que de très naturel, mais moi, j'étais trop sur le qui vive pour ne rien négliger et de concert avec ta tante, nous fîmes appeler immédiatement le médecin qui te donna un vomitif énergique qui te débarrassa subitement et nous en fûmes quittes pour la frayeur. Les fièvres typhoïdes cette année sévirent en grand nombre et furent très meurtrières. Quelle fin à ce voyage d'agrément ...

Je grillais de retourner chez nous et de te sortir de Paris. Cependant je ne pouvais pas laisser ma sœur dans un pareil moment. Je le sentis si bien que nous restâmes encore 6 semaines avec elle, puis, nous nous séparâmes.

Marguerite avait la santé complètement dérangée, aucun remède ne lui apportant de soulagement, on lui ordonna de changer d'air. Elle retourna au Champsaur et là seulement, elle se rétablit. C'était comme son air natal.

Je crois qu'elle ne s'est jamais consolée de la perte de sa sœur car elles s'aimaient passionnément.

1846

Un an se passa et à la fin de 1846, ma nièce se maria. J'abrège car tu connais toute son histoire aussi bien que moi. Nous fûmes priés de venir à sa noce, nous cédâmes au désir de ma sœur. Peut-être aurions nous mieux fait de nous excuser, ton père et moi penchions pour le faire, mais je craignis de leur causer de la peine en les refusant, tu désirais vivement d'y assister et je trouvais cela bien naturel. Nous y fûmes donc en grande partie pour toi, nous partîmes tous les trois et nous arrivâmes peu de jours avant le mariage. Cette fois, ce fut chez ta tante Beaufort que nous demeurâmes, elle eut la bonté de réclamer la référence, ce qui nous fit grand plaisir. Ton père logea à l'hôtel tout près de nous et tu fis ample connaissance et amitié avec ta cousine Fanny et tes cousins Ernest et Jules, Emmanuel était en mer. Le mariage se fit aussi simplement que possible, le dîner de noce n'eut lieu que quelques jours après. Tu te rappelles cette soirée de noce passée dans deux loges au Cirque Franconi, dans l'une ta tante et les jeunes mariés, dans l'autre ton père, toi et moi.

Quelle singulière soirée. Enfin, ces jours là, chacun a des idées plus ou moins lumineuses et il faut laisser chacun libre d'agir et de faire comme il l'entend sans avoir le mauvais goût d'y trouver à critiquer.

Peu de temps après, nous rejoignîmes encore une fois nos pénates et le jeune ménage s'en fut à la Plaine passer sa lune de miel. M. Moisson y resta peu de temps, il revint à Paris préparer un très bel appartement qu'il meubla richement et il y reçut sa femme et sa belle-mère à la fin du mois de novembre 1847.

Mme Moisson et sa mère en retournant à Paris passèrent par Bourbonne et y restèrent tout le mois de novembre. Marguerite était enceinte, je la trouvais bien lugubre, elle me fit de la peine. Était-ce un pressentiment ? pauvre jeune femme elle a eu de durs moments à passer et un chagrin bien long bien cruel à subir et malgré sa fortune qui se trouva doublée par la mort de sa sœur, je crains qu'elle n'ait pas beaucoup de contentement du cœur, tant il y a qu'il est des peines pour tout le monde en général et pour chacun en particulier.

1848

Arriva la révolution de 1848 qui toucha tout, qui bouleversa tout, le trône et la chaumière, le prince et le bourgeois, le capitaliste et l'artisan. Ce fut une révolution en règle. Louis Philippe passa par les fourches caudines et comme son prédécesseur fut chercher un asile à l'étranger. Quel désastre pour cette belle famille qui avait vu des temps si parfaitement heureux. L'ambition est une passion irrésistible et il faut s'en défendre comme d'un ennemi qui en voudrait à votre vie. Je ne parle pas de la noble ambition qui fait les héros et les grands hommes, je parle de celle qui fait commettre presque toujours des fautes et souvent des crimes. M. et Mme Moisson et leur enfant de 11 mois s'enfuirent de Paris comme beaucoup d'autres et vinrent nous demander l'hospitalité que nous fûmes heureux de leur offrir. Ce fut une dette de reconnaissance que je devais

bien à la mémoire de M. Bonnabel qui dans une circonstance bien critique aussi nous avait si généreusement accueillis et abrités. Mais voilà que le troisième jour après leur arrivée, Bourbonne eut aussi sa révolution de 48, les méchants se ruèrent sur les bons et les pauvres sur les riches, comme cela arrive toujours dans ces effrayants cataclysmes politiques. Le troisième jour donc de l'arrivée de ma nièce, vers les 8h du soir, un bruit soud et inusité vint nous étonner et nous effrayer, le bruit augmenta rapidement et notre maison se trouva assiégée par une multitude furieuse qui faisait acte de vouloir enfoncer les portes. On jetait des pierres dans les croisées qui arrivaient jusque dans notre corridor, nous n'étions pas à la noce, tu t'en souviens et tu te souviens, et tu te souviens aussi de l'effroi de M. Moisson qui était pétrifié et froid de peur au milieu de la salle à manger, lui qui venait de Paris pour fuir ces terribles républicains, ils lui tombaient sur le dos à Bourbonne ! C'était du guignon. Le fait est que nous avons passé un mauvais quart d'heure et que mon mari qui était monté au second, ayant eu l'imprudence d'ouvrir une croisée et de s'y montrer s'entendit interpellé et menacé d'une manière inquiétante et en termes plus inquiétants encore. L'orage passa et le tonnerre néclata pas heureusement, l'attroupement se dissipa peu à peu et nous en fûmes quittes pour nos émotions. Le lendemain, subissant l'impression que lui avait causé l'événement de la veille, M. Moisson signifia à sa femme qu'elle eut à se tenir prête parce qu'il voulait se retirer à Neuchâtel en Suisse. Ma nièce eut le bon esprit de ne point le contrarier. Elle fit ses malles en faisant semblant de ne rien négliger pour leur prompt départ. Le lendemain, il avait changé d'avis et il resta 18 mois à Bourbonne. Il s'était rasséréné.

Ceci se passait au mois de février 1848. Madame Bonnabel vint rejoindre immédiatement ses enfants et resta à Bourbonne avec eux jusqu'en octobre. 1849.

Lorsque M. Moisson fut bien certain que le danger n'existait plus, il fit plusieurs excursions à Paris, ce qui nous était particulièrement agréable, sous plus d'un rapport d'intérieur. L'issue de cette révolution fut l'aurore d'une république, si désirée des uns, si redoutée des autres. Napoléon 3 surgit et fut nommé président de la république par acclamations, il occupa le fauteuil de la présidence pendant 4 ans puis vint le coup d'état de 1852 qui nous donna un empereur qui règne depuis 8 ans. Notre histoire contemporaine est bien féconde en événements politiques toujours de plus en plus dramatiques et les historiens ne manqueront pas de matériaux pour écrire d'intéressantes pages.

Reprenons mon histoire contemporaine car j'ai hâte de terminer mon interminable volume. De 1848 à 1850 se présentèrent plusieurs partis pour toi, sans qu'il y parut, tu étais difficile et tu avais le droit de l'être car tu te sentais heureuse et tu avais comme peur de troquer le certain pour l'incertain, suis-je dans le vrai ? la vie oisive des jeunes gens de Bourbonne et des environs n'était pas acceptable, elle n'offrait aucune chance de bonheur intérieur, nul ne te convint et nous attendîmes alors sans impatience celui qui devait nous

enlever notre trésor.

Sur la fin de l'été 1849, quelques jours avant de partir pour Paris, ta tante nous parla d'un jeune homme qu'elle connaissait et dont les parents avaient été très connus et très estimés de M. Bonnabel, elle pensait nous dit-elle à le marier avec sa nièce. Nous écoutâmes sa bonne proposition qui ne pouvait être dictée que par l'intérêt et l'amitié sincères qu'elle nous portait, seulement, elle aurait voulu filer un roman et nous gens tout ainsi, nous n'entendions faire que de la bonne et simple histoire. Tu sais le reste aussi bien que moi et mieux encore si c'est possible

Monsieur Ebrard apparût comme un conquérant mit le siège devant la place et l'attaqua dans toutes les règles de l'art. Veni, vidi, vici, les trois mots résumant tout son plan de campagne.

Quand à toi, chère enfant tu ne peux oublier l'histoire des quelques mois qui précédèrent ton mariage, arrêté dans les décrets de la providence qui t'avait généreusement réservé un mari selon ton cœur et selon l'exigence de tes sentiments délicats et honnêtes. Quand tu auras 60 ans, si tu écris aussi ton histoire, cette tâche aura aussi du charme pour toi, parce qu'il ne s'y rattachera, j'en suis bien assurée, que de tendres, de purs, de nobles souvenirs ... quelques uns d'entre eux seront bien déchirants pour ton cœur de mère (j'en ai reçu le contre coup) mais Dieu t'a donné la force et la résignation et dans ton mari un ange conducteur, pour te guider dans les grandes épreuves de la vie, n'oublie jamais de lui en rendre grâce.

1850

J'avais 50 ans lorsque je confiai to sort à celui qui nous promit à ton père qui allait se séparer de toi et à moi, qui plus heureuse, formait le projet de ne point te quitter, qui nous promit dis-je de t'aimer et de te protéger toute sa vie. 10 ans se sont écoulés depuis cet événement le plus considérable de ma vie, après cependant, après cependant celui de mon mariage. Je m'abstiendrai de te raconter les circonstances de cette 7ème phase de ma vie de 50 à 60 ans, ce serait par trop fastidieux. Elle a été tellement liée avec la tienne, ne t'ayant point quittée pendant ce laps de temps que tes joies ont été mes joies et tes peines ont été mes peines.

J'ai partagé les unes et les autres avec vous mes chers enfants, et je les partagerai encore, jusqu'à ce que Dieu dispose de votre mère qui vous restera dévouée selon ses faibles et minimes facultés, jusqu'à son dernier jour, ainsi que la

é t é Fin des Mémoires de Adeline Empaire

c e l l e « A ma Fille »

que vous Transmis par Gérard Orsel

v e n e z

d e

perdre et nous regretterons toujours.

Votre mère AE Aubertin

Fait à Bourbonne le 12 septembre 1860

MUSEE DES BEAUX-ARTS de LYON

Ecole de peinture Lyonnaise 1805.
Place des Terreaux au palais St Pierre.
Devenu musée des Beaux arts.
Victor ORSEL y est entré à 15 ans (1810)

L'atelier de Révoil en 1817 par Jean Marie JACOMIN



François
BELLAY

André
MAGNIN

Victor
ORSEL

Michel
GENOT

Jean Claude
BONNEFOND

Jean Baptiste
CHOMETON

Pierre
REVOIL

Augustin
Alexandre
THIERRAT

Jean Claude
DUCLAUX

Jean Marie
JACOMIN

Fin de malédiction pour les peintres lyonnais ? (05/05/2007)

Exposition. Englobe sous le terme "école lyonnaise", les peintres lyonnais du 19^e siècle, de Pierre Revoil à Louis Janmot ou Paul Chenavard, qui étaient des artistes singuliers, parfois majeurs, et bien dans leur temps. C'est ce que souligne la dernière exposition du musée des Beaux-arts de Lyon.

"L'école de Lyon, le bague de la peinture". En une phrase assassine, le poète et critique d'art Charles Baudelaire régla définitivement son compte à la peinture lyonnaise. "Tout ce qui vient de Lyon est minutieux, lentement élaboré et crain-

tif...

On dirait que les cerveaux y sont enchifrenés” poursuivait le poète, qui, adolescent, avait passé quatre tristes années en pensionnat à Lyon.

Des artistes comme Revoil, Fleury Richard, Berjon, Flandrin ou encore Orsel, Meissonier et Carrand méritaient-ils vraiment ce verdict sans appel ? Certainement pas ! C'est ce que souligne clairement l'exposition "le temps de la peinture, Lyon 1800-1914" au musée des Beaux-arts de Lyon. En resituant les artistes lyonnais du 19^e siècle - englobés sous le terme d' "école lyonnaise" - dans le mouvement général des arts, elle révèle des peintres qui n'ont rien à envier à leurs contemporains européens, fussent-ils Courbet, Overbeck, Burne-Jones ou Cornelius.

"Cette exposition nous permettra enfin d'oublier la malédiction baudelairienne qui a pesé longtemps sur la peinture lyonnaise" s'enthousiasme l'adjoint à la Culture de Lyon Patrice Béghain.

Sur les quelques trois cents œuvres présentées dans cette exposition, la plupart n'ont pas été présentées au public, ou très peu. Elles sont sorties des réserves du musée, de collections privées ou de grands musées européens. On n'échappe pas à la reconstitution du salon des Fleurs, qui renoue avec les origines du musée, et de l'Ecole des Beaux-arts qu'il accueillit en son sein dès 1805. L'école disposait d'une classe de fleurs renommée, dirigée notamment par Berjon, qui fournissait des motifs à l'industrie de la soierie lyonnaise.

De la création de l'école des Beaux-arts - d'où sortirent dix-sept prix de Rome de 1831 à 1860 ! - à l'exposition universelle de 1914, où furent exposés Matisse, Picasso, mais aussi les Lyonnais Bonnefond, Appian ou Thierrat, l'exposition balaie un siècle de peinture jalonné par de grands noms et de très belles œuvres. On glisse du genre dit troubadour (peinture sentimentale à la Greuze) avec Fleury Richard, à la scène de genre avec Bonnefond ou Grobon, des œuvres spirituelles d'Orsel à la peinture plus réaliste de Meissonier, du paysage de Carrand ou Ravier à la spiritualité de Victor Orsel. Dans cette galerie de peintres singuliers, on retiendra trois noms principaux. Une découverte : Jean-Baptiste Frenet et ses projets de décors pour la crypte de la chapelle Sainte-Blandine (jamais réalisés car ils déplurent aux autorités religieuses) et ses autoportraits. Un classique : Puvis de Chavanne, le peintre décorateur qui fut admiré par Seurat, Gauguin et le jeune Picasso (et en regard, de belles œuvres d'un de ses disciples lyonnais méconnus, Séon). Et un incontournable : Louis Janmot, auteur du Poème de l'âme (présenté ici dans son intégralité, peinture et dessins) dont Baudelaire, enfin conquis, vantait le "charme infini" et la "mysticité inconsciente et enfantine".

Ø Jusqu'au 30 juillet au musée des Beaux-arts de Lyon. 20 place des Terreaux, Lyon 1. 04 72 10 17 40. www.mba-lyon.fr

Source Maurice DULAC Nov. 2008

VOYAGE EN AIX LES BAINS

Lors de la vente aux enchères de la dernière Assemblée Générale 2007, Eric et Monique Orsel ont eu l'idée -géniale- d'offrir un week end découverte dans leur belle région d'Aix les Bains, enchère remportée de haute lutte par Maria Pia Orsel des Sagets.

Tout commence le 13 juin à notre arrivée à La Maison Blanche dans le village de Méry. Nous sommes priés de nous vêtir chaudement pour une soirée lacustre et dînatoire sur le lac d'Aix et le canal de Savières, émissaire naturel du lac vers le Rhône, qui abrite plusieurs familles de castors depuis la nuit des temps.

Le 14 Juin au matin, visite de la ville de Chambéry : la fontaine des Éléphants, le château des Ducs de Savoie et surtout une flânerie sympathique à travers ruelles et marchés qu'Eric connaît par cœur.



Nous sommes aussi très impressionnés par la voûte de la cathédrale, incroyables entrelacs de pierres... en trompe l'œil !



L'après midi montée en voiture à la Chambotte qui domine le lac et offre un panorama unique sur les Massifs d'Allevard, de la Grande Chartreuse et du Sud du Jura.

Au cour du séjour nous avons également visité le casino d'Aix et sa décoration originale, puis le Musée du docteur Faure, riche personnage qui fit construire en 1902 la « Villa des Chimères » de style génois . Cette maison abrite une magnifique collection de tableaux impressionnistes et sculptures de Rodin. L'ensemble a été légué à la Ville par le docteur Faure en 1942.



Nous avons terminé notre séjour par une grande promenade en voiture autour du Lac et une montée à la station de ski de la Féclaz.

Un grand merci à Eric et Monique qui ont ajouté à la clémence du temps, la chaleur de leur accueil.

Etienne et Pia



La Maison Blanche



Sa Sainteté le Pape Benoît XVI bientôt membre d'Orsel-liens ?

Comme le savent certains d'entre vous, j'exerce le difficile, mais ô combien passionnant métier d'artiste-médailleur. Je suis ainsi consulté pour des réalisations sur des sujets variés et le hasard m'a permis de créer deux médailles qui ont été remises au Saint Père lors de sa visite en France en septembre 2008.

La première de ces médailles est celle que j'avais réalisée pour le **Collège des Bernardins** fin 2007. Ce joyau cistercien du milieu du treizième siècle qui se trouve au cœur du quartier latin, vient de faire l'objet d'une magnifique restauration qui lui permet de retrouver la place qui était la sienne à l'origine : un haut lieu d'enseignement, d'étude et de réflexion sur la place de l'homme et de l'Eglise dans la société.

Dès sa construction, l'histoire de ce bâtiment a été mouvementée. Il a en effet été édifié sur un sol marécageux et les colonnes de la crypte ont commencé à s'enfoncer dans le sol dès qu'on les a chargées. Les constructeurs ont donc été contraints de remblayer rapidement la crypte pour éviter la destruction de l'ouvrage et il a été nécessaire de conforter les fondations des colonnes, lors de la restauration, pour pouvoir aménager la crypte. C'est cette magnifique salle que j'ai représentée sur la partie inférieure du revers de la médaille, telle que l'ont vue les constructeurs et que l'on a pu l'admirer pendant quelques mois seulement, avant qu'on ne l'aménage et y monte les cloisons des salles et locaux que l'on y a implantés.

Au-dessus figurent, avec des effets de perspectives croisées, la façade des Bernardins telle que l'on peut l'apercevoir de la rue de Pontoise aujourd'hui et la salle d'échange de quelque 1.000 m² qui se trouve au niveau de la rue. Les restaurateurs ont judicieusement pris le parti de lui conserver sa splendeur en évitant les aménagements qui masqueraient ses somptueuses colonnades. Lorsque l'on rentre dans cette salle, on est étreint par la pureté de cette architecture splendide et dépouillée comme un chant grégorien.

Avant de vous donner quelques indications sur l'avers de la médaille, je voudrais revenir à l'histoire du bâtiment qui a été vendu comme bien national à la Révolution, il a servi de prison, d'entrepôt, d'école, de caserne de pompiers durant plus d'un siècle et, plus récemment d'internat pour l'Ecole de Police. C'est donc un miracle qu'il nous soit parvenu sans altérations majeures.

A l'avers, -c'est-à-dire la face qui porte le titre- de la médaille, on aperçoit, au travers de la rosace qui a été restaurée, la croix d'origine qui couronnait le bâtiment. Au premier plan, le « Christ au lien » que l'on a retrouvé dans les fouilles autour du chantier. J'ai représenté le visage du Christ avec le nez cassé : c'est ainsi qu'on l'a retrouvé, et qu'il a été décidé de le conserver.

Le Pape s'est rendu au Collège des Bernardins le 12 septembre, quelques jours après son inauguration officielle. Il y a prononcé -en Français- une homélie remarquable à la gloire des fondateurs de cette institution, soulignant qu'il n'était pas de Parole de Dieu sans parole des



hommes et qu'il n'était pas de parole des hommes sans enseignement et se réjouissant de voir ce beau bâtiment retrouver sa vocation originelle. Le Cardinal Vingt-Trois, Archevêque de Paris lui a ensuite remis un exemplaire en argent de la médaille avec la dédicace suivante :

« Hommage au Pape Benoît XVI, adresse au monde de la culture, 12 septembre 2008 »

La seconde médaille m'a été commandée par l'**Institut de France** où il a été décidé assez tardivement que le Pape se rendrait lors de sa visite à Paris. J'ai donc disposé de quelques jours seulement, en juillet, pour en dessiner les projets et réaliser les maquettes en plâtre. L'avers présente une perspective cavalière de la célèbre coupole de l'Institut et des bâtiments qui longent le quai de Conti : j'ai choisi cette vue qui montre une certaine similitude avec l'architecture de Saint-Pierre de Rome dont les deux colonnades enserrent le parvis. Le revers rappelle que le Saint Père a été admis en 1992 à l'Institut -Académie des sciences morales et politiques-, lorsqu'il était Nonce Apostolique à Paris et commémore sa visite du 13 septembre 2008.

Cela m'a amusé, en réalisant ce travail, de voir que le Pape avait un ours dans ses armoiries, d'où le titre de ce petit article.



Les raisons de cette présence méritent d'être relatées et je cite Monseigneur Andrea Cordero Lanza di Montezemolo, Nonce Apostolique :

« L'écu du blason papal peut être décrit de la manière suivante : de rouge, chapé d'or, à la coquille du même; la chape dextre à la tête de maure au naturel, à la couronne et au collier rouge; la chape senestre à l'ours au naturel, lampassé et chargé d'un bâton rouge croisé de noir.

« Dans le canton sénestre de la chape, apparaît un ours, de couleur brune (au naturel) qui porte un bâton sur son dos. Une antique tradition raconte comment le premier Evêque de Freising (Joseph Ratzinger est devenu Archevêque de Munich et de Freising en 1977), Saint Corbinien (né vers 680 à Chartres et mort le 8 septembre 730), s'étant mis en voyage pour se rendre à Rome à cheval, alors qu'il traversait une forêt fut attaqué par un ours qui dévora sa monture. Il réussit cependant non seulement à adoucir l'ours, mais à le charger de ses bagages, se faisant accompagner par lui jusqu'à Rome. C'est pourquoi l'ours est représenté avec un bâton sur le dos. L'interprétation aisée de cette symbolique considère l'ours domestiqué par la grâce de Dieu comme l'Evêque de Freising lui-même et elle voit généralement dans le bâton le poids de l'épiscopat qu'il porte. »

Si vous souhaitez obtenir plus amples informations sur les armes du Saint Père, je vous invite à vous rendre sur le site du Vatican.

Médailles en bronze patiné, diamètre 90 mm, frappées par la Monnaie de Paris.

Claude Gondard

Mathilde Orsel : le colza aime trop l'azote

Le colza, nouvel or vert du développement durable ? Peut-être, si cette plante aux belles fleurs jaunes n'était pas si gourmande en azote. A l'INRA de Versailles, Mathilde Orsel a fait ses armes sur l'*Arabidopsis thaliana*, le premier végétal à avoir fait l'objet d'un séquençage génomique complet.

A l'INRA de Rennes depuis un an, au sein du laboratoire APBV (Amélioration des plantes et biotechnologie végétale), elle applique désormais au colza voisin ses connaissances en physiologie cellulaire et moléculaire.



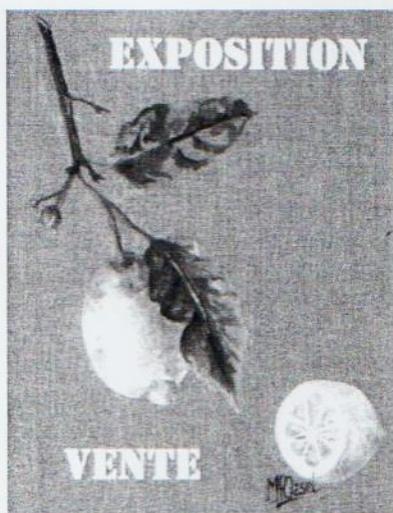
« Le colza est une pompe à azote : plus on lui en donne, plus il en absorbe et en redemande. Résultat, 48% des coûts énergétiques de production supportés par les agriculteurs sont liés à l'utilisation d'engrais », explique la biologiste. Sans oublier le coût écologique de la pollution des sols et des eaux induit par l'usage abondant de fertilisants ou la pratique de l'épandage.

Pour accompagner le développement des biocarburants, tout en préservant les milieux naturels, Mathilde Orsel travaille à améliorer le bilan énergétique de la culture de colza. Or la plante présente justement cette particularité notable : elle ne valorise pas totalement les nutriments absorbés. C'est ce dont témoigne la haute teneur en azote contenue dans les feuilles

qu'elle perd au cours de la sénescence. « Ma tâche consiste à étudier les possibilités d'une remobilisation plus efficace de l'azote vers le grain, en identifiant les gènes qui sont impliqués dans le processus », résume la chercheuse.

L'allocation d'installation scientifique (40 000 €) attribuée par Rennes Métropole lui permettra d'acquérir le congélateur - 80°C et le broyeur de végétaux nécessaires à la poursuite de ses travaux. Par la sélection et le croisements de plusieurs variétés, il sera bientôt possible un jour de produire un colza plus « écologique ». Une centaine de lignées se trouveront l'an prochain en observation dans les champs de l'INRA.

Fille de Jacques et Thérèse Orsel, Mathilde a épousé le 16 février 2008 Thomas Baldwin.



C'était à Chaville...

...mais c'est fini maintenant.

Vendredi 14 et Samedi 15 Novembre 2008
de 11 heures à 20 heures

Maria-Pia ORSEL

vous invite à son exposition-vente
d'aquarelles, huiles sur lin, cartes, magnets, tee-shirts.....

EVENEMENTS FAMILIAUX

MARIAGE:

Felipe Rebelli et Fernanda Silvena-Martens, le 6 Décembre 2008 à Sao Polo, Brésil. Felipe est le frère de Nicolas Rebelli.



DÉCÈS:

Frigyes Doszpoly, décédé le 29 Septembre 2008, mari de Roselyne, née Orsel des Sagets.

« ... je n'ai pas peur de mourir,...mais je ne voudrais pas vous quitter... dis leur surtout aux jeunes qu'il faut profiter de l'instant présent... dans l'existence le plus important c'est l'Amour... »

La rédaction de la Guisane souhaite la bienvenue aux nouveaux nés, félicite les jeunes mariés, exprime toute sa compassion aux familles de ceux qui sont partis.

*

Merci transmettre à la rédaction les informations et les photos nécessaires à la vie de cette rubrique

LA RÉDACTION DE LA GUISE
VOUS SOUHAITE
UN JOYEUX NOËL 2008
UNE TRÈS BONNE ANNÉE 2009*



* meilleure que 2008 pour l'activité de notre association qui est restée en sommeil depuis janvier 2008.